

CLAUDE REICHLER

Comparaison n'est pas raison
Paul de Man lecteur de Rousseau

Depuis la mort de Paul de Man, en 1983, ses élèves ont accompli un travail important de collecte d'inédits et de travaux dispersés, qui donne de son œuvre une image plus précise¹. On y voit confirmée la grande diversité des intérêts qui conduisent de Man vers la littérature, la philosophie, la linguistique et la réflexion sur la critique littéraire. De Hegel à Nietzsche, à Binswanger; de M^{me} de Staël à Georges Poulet; de Hölderlin à Proust et Rilke; de Bakhtine à Jauss et Starobinski ou Derrida; de Pascal à Rousseau et à Heidegger; de Kleist à Shelley, à Wordsworth; de Schelling à Benjamin ou Austin – des analyses minutieuses et tressées de renvois internes composent une des vastes enquêtes comparatistes de ce siècle. En même temps, l'extrême concentration de la réflexion de manière apparaît pleinement. Le critique écarte les spéculations répertoriées et s'attache à l'infime et à l'inapparent, aux exemples, aux contradictions, aux métaphores lexicalisées. Il revient obstinément à un ordre unique de préoccupations : le peu de fiabilité des énoncés, le statut ambivalent du langage, qui serait dû moins aux auteurs qu'à la structure lin-

1. Ont paru trois recueils :

The Resistance to Theory, éd. par W. Godzich, Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, contenant des essais sur la critique littéraire;

Aesthetic Ideology, éd. par A. Warminski, Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, contenant des études d'orientation philosophique;

Critical Writings : 1953-1978, éd. par L. Waters, Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, rassemblant des inédits et des comptes rendus.

Il faut signaler aussi, parmi les nombreuses publications sur de Man, *Yale French Studies*, n° 69, 1985 (« The Lesson of Paul de Man »), qui contient une bibliographie des textes de Paul de Man.

guistique elle-même. Toute l'œuvre de De Man se découvre ainsi comme une incessante poursuite de l'« erreur », de ce qu'il nomme volontiers les « aberrations » repérées dans les textes.

Ce point de vue, on le sait, lui a suscité de virulentes attaques. La découverte et la publication récentes des articles écrits par de Man entre 1940 et 1943, alors qu'il avait moins de vingt-cinq ans, dans *le Soir*, le grand quotidien bruxellois contrôlé par l'occupant allemand, sont venues renouveler la polémique autour de l'œuvre théorique, en révélant une part de lui-même que de Man avait soigneusement tenue cachée¹. Bien que ces articles ne fassent pas montre de militantisme pro-nazi, ni d'antisémitisme violent, ils n'en remettent pas moins en pleine lumière une attitude et une pensée que l'histoire a rendues intolérables. Les grands journaux américains se sont fait l'écho des discussions². Les partisans de Paul de Man ont pâti des accusations, tacites ou proclamées, dont leur maître était l'objet. Car la question, dès lors inévitable, est bien de savoir s'il y a des liens entre la pensée du collaborateur et celle du théoricien de la littérature. Ceux qui répondent oui ont beau jeu d'invalider la théorie sans plus chercher à l'examiner en elle-même. Ceux qui répondent non n'en sont pas quittes pour autant : car la déconstruction, qui soutient précisément la thèse de l'irresponsabilité des sujets, soumis à une structure linguistique qui contraint leur discours, peut passer pour une subtile tentative de disculpation, et donc pour la reconnaissance indirecte d'une « aberration » antérieure... Le fait même d'avoir toujours pris appui sur d'autres auteurs, de s'être efforcé de faire voir dans d'innombrables cas la prégnance d'une contrainte structurelle, vient lui-même rendre plausible une possible stratégie d'effacement...

Mais, pour mesurer la valeur d'une théorie, on ne peut pas se contenter de la rapporter au contexte personnel ou historique qui l'aurait fait naître. Il faut interroger ses fondements et estimer ses résultats. Il me semble que les travaux de Paul de Man sur Rousseau sont particulièrement indiqués pour ce faire. On y voit se mettre en place les principaux éléments de la théorie « déconstructionniste », que les lecteurs français ne connaissaient en général que de seconde main, puisque presque rien n'en était traduit. La parution récente d'une traduction française excellente de l'ouvrage intitulé *Allegories*

1. *Wartime Journalism : 1939-1943*, éd. par W. Hamacher, N. Herz et Th. Keenan, University of Nebraska Press, 1989 (éd. reprint des articles).

2. Dernière en date, la discussion due à Denis Donoghue, « The Strange Case of Paul de Man », in *The New York Review of Books*, June 29, 1989.

of Reading¹ offre aujourd'hui une occasion supplémentaire, et peut-être urgente, d'examiner l'interprétation que de Man propose de Rousseau.

Sur Rousseau

On ne saurait trop insister sur l'importance de Rousseau dans l'œuvre de Paul de Man. Au témoignage de Derrida, en 1966 déjà de Man était sur la voie d'une interprétation nouvelle de Rousseau. C'est d'ailleurs cet écrivain qui noue le dialogue entre Derrida et de Man à la fin des années 60, dialogue essentiel pour l'essor de la déconstruction aux États-Unis. Toute la décennie 70 est marquée par une succession d'études sur Rousseau, et se termine avec la parution de *Allegories of Reading*². Dans ce livre, Rousseau occupe les six derniers chapitres, toute la seconde partie de l'ouvrage. C'est l'ensemble le plus long et le plus développé consacré à un auteur par Paul de Man.

On ne peut manquer d'y être frappé par le caractère systématique de l'interprétation. Le commentaire, appuyé sur de brèves séquences, joue, d'un chapitre à l'autre, sur des anticipations et des rétrospections, aux fins de tenir ensemble, dans une texture serrée et répétitive, le texte lu et les concepts interprétatifs. Dans un ordre qui suit à peu près sa chronologie, toute l'œuvre de Rousseau est examinée, aussi bien les grands textes (*Le Discours sur l'origine de l'inégalité*, *la Nouvelle Héloïse*, *l'Émile*, *le Contrat social*, *les Confessions*) que quelques autres, mineurs, auxquels de Man confère une fonction stratégique (ainsi *Pygmalion* ou *Narcisse* pour l'analyse du *moi*). Tous les lieux communs de la critique, ce qu'on pourrait appeler « la pensée Rousseau », sont passés en revue : la théorie politique, le moi et l'autre, la passion, la foi, la loi, la définition de l'homme, la musique, la dénonciation du paraître, la culpabilité, l'exhibition... Tous ces objets de pensée sont mis dans une lumière nouvelle, parfois étincelante.

1. *Allégories de la lecture*, trad. et présent. de Thomas Trezise, Galilée, 1989. Les références à cette édition apparaîtront dans le cours du texte entre parenthèses.

2. *Allegories of Reading. Figural Language in Rousseau, Nietzsche, Rilke, and Proust*, New Haven and London, Yale University Press, 1979. Un autre texte sur Rousseau se trouve dans *Blindness and Insight. Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism*, Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, 2^e éd., 1983, chap. vii : « The Rhetoric of Blindness : Jacques Derrida's Reading of Rousseau ». Ce texte avait été traduit en français dans *Poétique 4*, 1970 sous le titre de « Rhétorique de la cécité ».

Un champ problématique est dessiné, complexe et riche, grâce à une réflexion qui cherche toujours à se dépasser et à se radicaliser.

Cet ensemble est ouvert par l'analyse du « Second Discours » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755), où sont mis en place les concepts et les instruments qui vont opérer dans les chapitres suivants et dans de nombreux autres essais. La confrontation avec les grandes interprétations récentes de Rousseau y joue son rôle également (Lévi-Strauss, Starobinski, Derrida), surtout quant à la nature du langage. La thèse centrale met clairement en évidence le renversement anti-humaniste en jeu dans les théories structuralistes et post-structuralistes : « L'homme est une propriété du langage. » C'est cette thèse qu'il convient donc d'examiner, non dans ses applications générales mais en discutant les fondements qu'elle se donne, voire la valeur de la caution qu'elle cherche dans le texte de Rousseau, puisque les théories de manières se présentent d'une manière antidéductive, dans une élaboration à même le texte, une pratique de la lecture.

La doctrine

Il est sans doute utile, pour commencer, de rappeler le mouvement du chapitre 7 de *Allégories de la lecture*, premier de la série de 6 chapitres consacrés à Rousseau, et intitulé « Métaphore ». De Man part de la constatation d'une division entre les interprètes de Rousseau, certains se consacrant à la théorie politique, d'autres à l'aspect littéraire de l'œuvre, comme s'il y avait deux domaines de l'interprétation, l'un « littéral », l'autre « figuré ». Cette répartition pose la question de la relation entre le texte et son référent, question qui reflète d'ailleurs, pense de Man, la situation du *Second Discours* lui-même, dans lequel une fiction narrative (l'« état de nature ») est proposée pour rendre compte de l'état actuel de la société politique. Est abordé ainsi le problème, central dans la réflexion de De Man, de la valeur épistémologique de la littérature. Si on parvient à dégager cette valeur, on montre du même coup l'unité de Rousseau, on légitime le fait qu'une fiction puisse expliquer une réalité ; mais surtout on montre qu'en fait il n'y a pas de division dans le langage, qu'il n'y a qu'une sorte de langage, et que les catégories admises (politique, morale, littérature...) sont secondaires.

Le centre de l'étude de Paul de Man porte donc sur la théorie du

langage, que Rousseau aborde comme accessoirement dans le *Second Discours*, et qui s'épanouit en revanche dans l'*Essai sur l'origine des langues*. Mais, pour bien souligner l'importance de ces questions dans un texte qui semble ne les aborder qu'obliquement, de Man conduit d'abord à une aporie la réflexion sur la liberté et la perfectibilité, qui constitue un centre explicite de la première partie du *Discours*. Rousseau, argumente de Man, en faisant de la liberté l'essence de l'homme, définit ce dernier comme un objet impossible à connaître, puisqu'il transgresse toujours le cadre qu'on lui assigne. La liberté et la perfectibilité sont à la racine du changement historique (aussi bien technique que social et politique), mais aussi de la négativité présente en l'homme, que chaque progrès éloigne de son origine. Pour comprendre véritablement cette condition douloureuse, il faut analyser, pense de Man, la description de la formation du langage, que Rousseau aurait lié structurellement à la formation de la société, et que les critiques laissent toujours de côté, comme si elle constituait une menace. (On sait combien cette idée du *point aveugle* compte pour de Man, et toute l'influence qu'elle a eue. Elle joue un rôle comparable à celui que jouent ailleurs l'« inconscient » ou le « signifiant », en permettant au critique de décider lui-même qu'il y a de l'*insu* chez un auteur, et que c'est cela le plus important.)

Cette analyse, qu'on discutera plus loin, donne à de Man l'occasion d'une méditation sur la métaphore et sur sa valeur cognitive, dans des termes auxquels il reviendra très souvent : la métaphore est *aveugle*, elle est une *erreur*, elle *défigure*. Elle donne lieu aussi à un exposé de doctrine en philosophie du langage, où sont exposés d'une façon très dense les principes qui deviendront ceux de la déconstruction. La formulation la plus serrée en est la suivante : « Tout langage est langage sur la dénomination, c'est-à-dire un métalangage conceptuel, figuré, métaphorique. » Aucun énoncé ne peut porter sur des choses, mais seulement sur des procès de dénomination, eux-mêmes radicalement incertains parce qu'ils reposent sur des déplacements de sens, que l'analyse retrouve toujours derrière l'illusion de connaissance. Ainsi l'homme, « le concept d'*homme* », serait chez Rousseau une « métaphore conceptuelle ». Si la société civile existe bel et bien, elle n'est pourtant pas fondée sur une volonté politique des hommes, mais sur une « structure linguistique » que de Man décrit comme « un mensonge surimposé par-dessus une erreur ». Tel serait le rapport entre la fable initiale (l'état de nature) et la description socio-politique finale dans le *Second Discours*. Tel serait le véritable

message de Rousseau, que ses exégètes auraient jusqu'alors obstinément refusé d'entendre : « Le destin politique de l'homme est dérivé d'un modèle linguistique sur lequel il est structuré et qui existe indépendamment de la nature et indépendamment du sujet. » La « nature », l'« éthique », le « théologique », le « politique » sont des effets du langage ; l'unique accès au modèle qui les commande est la littérature, comprise ici comme un langage conscient de son mode d'énonciation rhétorique, de son « erreur » constitutive.

On reconnaît les articles doctrinaux de la « pan-textualité », dont s'autorisent les disciples de Paul de Man pour « déconstruire » tous les savoirs, traités comme des énoncés métaphoriques, donc erronés. Cependant ces spéculations devenues dogmes sont loin d'être démontrées, et particulièrement dans le commentaire qu'on vient de résumer, où elles prennent essor sur une faute de base dans l'interprétation du texte de Rousseau, et créent pour se soutenir des « monstres » linguistiques et philosophiques. Je n'entends pas dans ce terme le jeu de mots connu sur la « monstratation », mais plutôt une allusion à son usage dans la langue du XVIII^e siècle, où il désigne des créatures hybrides, du mulet à la sirène, dont on pensait – ou dont on souhaitait – qu'elles étaient incapables de se reproduire...

Généalogie d'un monstre

Il faut en venir au détail de l'analyse que propose de Man sur les pages consacrées par Rousseau à la formation du langage. Il s'agit d'abord d'un assez bref passage situé dans la première partie du *Second Discours*, p. 146-151 de l'édition Pléiade¹. « Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues », dit Rousseau. Il montre les embûches logiques et chronologiques auxquelles on se heurte lorsqu'on tente de savoir ce qui a commencé, du langage ou de la société, ou encore du langage ou de la pensée. Il esquisse une série d'hypothèses généalogiques, marquant, par paliers et en relation avec son propre système philosophique, le début du

1. De Man cite le *Second Discours* d'après l'édition des *Œuvres complètes*, t. III, Pléiade, 1964 (la préface et les notes du *Second Discours* sont dues à Jean Starobinski). Il cite l'*Essai* d'après l'éd. A. Belin de 1817, qu'il a trouvée reproduite dans le supplément au n° 8 des *Cahiers pour l'analyse*. Une édition séparée est parue depuis lors, chez Aubier Montaigne, 1974, introduction et notes par A. Kremer-Marietti. On peut consulter également la savante édition de Paola Bora, Turin, Einaudi, 1989 ; sur les rapports de l'*Essai* et du *Discours*, v. les notes p. 19-24.

langage expressif dans le cri, puis le début du langage cognitif dans la pure désignation, avant d'en arriver à l'acquisition des idées générales et des termes génériques. « Les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres », écrit-il; et plus bas, de manière concordante : « Chaque objet reçut d'abord un nom particulier. » Tel chêne rencontré dans la nature recevait le nom de A, explique-t-il; et tel autre, à côté, était appelé B : le monde était une nomenclature infinie. Ce n'est que lentement que les observations accumulées permirent aux hommes de découvrir les caractères communs et les propriétés communes à plusieurs individus, et de désigner les choses par « des dénominations communes et génériques ». Opposant donc le *nom propre* au *nom commun* comme le particulier au générique ou comme la pure *deixis* au maniement de rapports abstraits, Rousseau décrit la genèse de la capacité conceptuelle en mettant à l'origine, selon son système, le concret et l'immédiat contre le réflexif et le médiat.

Paul de Man suit pas à pas le raisonnement de Rousseau, et l'interprète en des termes qui ne sont pas indifférents. Pour l'exemple des deux chênes, il parle de « la dénomination *littérale* du nom propre » (je souligne). Et il explique le mouvement de la conceptualisation décrit par Rousseau comme « un *échange* ou une *substitution* de propriétés basées sur la ressemblance », qui « correspond exactement à la définition classique de la métaphore telle qu'on la trouve dans les théories de la rhétorique d'Aristote à Roman Jakobson » (p. 183; je souligne). De Man déplace les oppositions utilisées par Rousseau : nom propre / nom commun (ou particulier / général) devient littéral / figuré. Il confond la mise en évidence de propriétés communes entre un nombre *n* d'unités, qui permet de désigner ces unités par le même terme générique, et la perception d'analogies partielles entre deux objets comparés, qui conduit à transférer à l'un le nom de l'autre. Aucun philosophe ni aucun écrivain formé à la rhétorique classique ne s'aviserait de confondre ces deux mouvements, et de superposer la formation du concept à l'invention de la métaphore – Rousseau pas plus qu'aucun autre. De Man a besoin de « découvrir » cette prétendue superposition pour introduire dans sa réflexion un passage de l'*Essai sur l'origine des langues* (le chap. III) intitulé « Que le premier langage dut être figuré », dont il pense que les arguments sont entièrement parallèles à ceux du *Second Discours*¹.

1. Ce « parallélisme » sera présenté par la suite comme une antécédence logique de l'*Essai* sur le *Discours*. Dans son commentaire, Derrida accordait également une grande importance à l'étroite relation entre les deux ouvrages, faisant de l'*Essai* une « longue

Dans ce chapitre, célèbre chez les déconstructionnistes et rituellement rappelé, Rousseau soutient l'idée paradoxale que « le sens propre fut trouvé le dernier ». Il l'appuie sur l'exemple d'un « homme sauvage » qui, effrayé par l'aspect d'autres hommes rencontrés, « leur aura donné le nom de *géants* ». Par la suite, voyant combien ces hommes lui ressemblent, il invente « un autre nom *commun à eux et à lui*, tel, par exemple, que le nom d'*homme* » (je souligne *commun à*). Rousseau oppose deux séries : le *sens figuré*, qui obéit à l'affect, à la passion, à l'illusion, et le *sens propre*, auquel sont associées la raison et la vérité. À nouveau, mais dans un autre domaine du langage, on reconnaît le système de Jean-Jacques, l'antériorité de l'expressif, de l'émotif sur l'« éclairé » et le calculé¹. De Man pousse très loin les remarques proposées par Derrida, et voit dans l'erreur sur l'objet, et surtout sur l'autre homme, l'essence de toute métaphore. Suivant également Derrida, il superpose étroitement le passage du *Second Discours* traitant de la formation du concept (l'exemple des deux chênes) et la question du langage figuré. La notion de « métaphore conceptuelle » ou de « concept métaphorique » est fondée sur cette superposition. Pour lui, le *nom propre* et le *sens propre* se recouvrent, tout comme, de l'autre part, le *nom commun* et le *sens figuré*.

C'est là un parfait contresens, une faute de lecture permise par l'emploi du terme « propre » dans deux acceptions qu'on ne doit pas confondre. Dans l'une, la « propriété » est celle du *nom*, du représentant prélinguistique d'un individu hors code; dans l'autre, elle est celle du *sens*, du signifié ou du représenté désigné conformément au code. Symétriquement, l'emploi fait par Rousseau de l'expression « dénominations communes » (dans le *Second Discours*) pour désigner les termes génériques dans la formation du concept, est confondu avec cet « autre nom *commun à eux et à lui* » (*Essai*) qui représente, dans le processus de correction de la métaphore passionnelle, le « mot propre ». Il est intéressant de noter que le contresens se trouve déjà chez Derrida, dans un entrelacement de notions tel que l'effort de clarification poursuivi par Rousseau se perd totalement : « On ne peut substituer le nom commun adéquat (*homme*) au nom de *géant*

note » du *Discours* (v. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, 2^e partie, chap. III). Pourtant, l'évidence ne semble pas acquise, et les recherches récentes inscrivent l'*Essai* dans la constellation des travaux de Rousseau sur la musique, notamment du *Dictionnaire de musique*.

1. V.A. Wyss, *Jean-Jacques Rousseau. L'accent de l'écriture*, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1988.

qu'après l'apaisement de la frayeur et la reconnaissance de l'erreur. Avec ce travail s'accroissent le nombre et l'extension des noms communs. Par là, l'*Essai* communique étroitement avec le second *Discours* : les premiers substantifs n'ont pas été des noms communs mais des noms propres. Le propre absolu est bien à l'origine : un signe par chose, un représenté par passion¹. »

Il n'en va pas ici de cheveux coupés en quatre. Si le « propre absolu » de Derrida ne répond qu'à un goût de la formule, et ne met pas en cause à lui seul sa théorie du supplément, Paul de Man, lui, échafaude bel et bien toute sa philosophie du langage sur la confusion du trope et du concept, indûment extraite de la lecture de Rousseau. Que cette lecture forme un contresens, on peut le montrer d'une autre manière, en tenant compte de la chronologie supposée par Rousseau dans l'acquisition du langage. Dans le *Second Discours*, Rousseau décrit l'acquisition de la capacité cognitive et du langage catégoriel : c'est le passage, dans la longue durée, d'un stade prélinguistique au stade linguistique. Dans l'*Essai*, il prend pour exemple un « homme sauvage » déjà en possession du langage, déjà confronté à d'autres hommes, dans un état qui n'est plus celui de la nature, et décrit l'acquisition d'une capacité de rationalisation et d'adéquation du discours au vrai². L'élément mis en jeu à chaque fois, c'est la comparaison, conçue comme première maîtrise sur les choses par la connaissance, puis comme première maîtrise sur la passion et l'illusion. La comparaison, concept ambivalent (Rousseau en fait dépendre notamment sa critique du regard social et de la vanité), met l'homme de plain-pied avec le langage et avec le monde social; elle l'éloigne aussi bien du pur concret que de l'immédiateté.

1. Derrida, *op. cit.* Il est bien difficile de tirer au clair cet embrouillamini ! Il semble que Derrida ne fasse pas le même contresens que de Man. C'est qu'il est soucieux de faire apparaître partout le « logocentrisme » de Rousseau, sa conception ontologique du signe.

2. Rousseau décrit deux genèses séparées, non confondables, et qui n'impliquent pas les mêmes points de départ. Même si l'on pense, comme Paul de Man, que l'affabulation narrative est une projection dans la durée d'une situation conflictuelle vécue dans un présent déchiré, on ne doit pas supprimer les pôles de tension. La tension essentielle sépare ici un langage de type *analytique*, qui manie des dénominations génériques en abstraction des objets concrets, et un langage de type *symbolique*, qui rend compte à la fois de l'objet et du rapport que le sujet entretient avec lui. Voir « La littérature comme interprétation symbolique », in *L'interprétation des textes*, sous la direction de C. Reichler, Minuit, 1989.

Felix culpa

La notion de « métaphore conceptuelle » ou de « concept métaphorique » est essentielle chez de Man. Elle apparaît dans chaque chapitre de *Allégories de la lecture*, avec sa référence au *Second Discours* comme texte fondateur. Elle est présente dans de nombreux autres essais, notamment dans « Epistemology of Metaphor¹ », où toute l'analyse en dépend, mais où elle n'est pas mieux fondée. Locke, Condillac et Kant sont censés tomber dans la trappe qu'elle ouvre sous leurs pas. On renonce à suivre ici l'analyse de Paul de Man, pensant que l'examen critique pratiqué dans un texte où la notion de « métaphore conceptuelle » est donnée pour un fondement théorique, a été suffisamment convaincant.

Cet examen aura montré en tout cas que, contrairement à ce que laissent croire les procédures affichées par de Man, la théorie chez lui précède la pratique. La conviction de De Man : tout énoncé est une figure et dit autre chose que sa visée littérale, cette conviction conduit l'interprétation. De proche en proche, elle dissout le sujet des énoncés dans la mécanique rhétorique des tropes, et évacue la recherche de la vérité au profit des stratégies de persuasion. S'il importe aujourd'hui de refuser cette théorie et de remettre Rousseau sur ses pieds, il importe tout autant de conserver l'œuvre de Paul de Man dans la maison des lettres. Refuser la théorie pour garder une pratique, c'est renoncer à la « pan-textualité » qui règne à l'avant-scène doctrinale, mais c'est rester attentif à deux éléments essentiels qui seuls peuvent préserver les études littéraires de la régression qui les menace. Quoique de manière contournée et équivoque, Paul de Man reconnaît dans ses lectures une valeur cognitive spécifique au langage littéraire. Cette valeur, il la nomme « rhétoricité » et lui accorde la capacité de signaler sa propre « erreur », sa propre illusion. Heureuse erreur, par laquelle persiste la conscience d'un dispositif mental spécifique, irréductible aux visées de maîtrise fonctionnelle et techniciste. Ce dispositif n'est autre que celui que vise Rousseau dans son exemple de l'attribution du nom *géants*. Il est indissociable d'un sujet et d'une relation immédiate entre ce sujet et le monde. Le langage peut dire adéquatement ce lien, même s'il le dit de manière symbolique. Cette pensée

1. « The Epistemology of Metaphor », *Critical Inquiry* 5 : 1, 1978; repris dans *Aesthetic Ideology*.

qui se dit par « figure », Paul de Man la fait travailler, il reconnaît sa force et son caractère inarrêtable, contre les conceptions positivistes de l'interprétation littéraire. De Man a voulu voir dans ce mouvement de l'interprétation un enchaînement d'« aberrations », à la suite de la critique nietzschéenne de la philologie. Mais il n'y a pas d'erreurs sans une chance de vérité : là encore, heureuses erreurs, qui emportent dans leurs scories les éclats de justes paroles.

Il y a dans cette persuasion de l'erreur native, si ambiguë chez de Man, un ferment de remise en cause inépuisable. Il me semble que, abandonnant les monstres philosophiques à leur destin solitaire, c'est ce message-là qu'il faut retenir. Si on sait l'entendre, on est amené d'abord à concevoir l'histoire littéraire, et l'histoire intellectuelle en général, d'une tout autre manière que celle qui a prévalu jusqu'ici. Le schéma chronologique des causes et de la conséquence, de la source et du dérivé, se complique singulièrement. Le texte littéraire constitue une réinterprétation des « matériaux » au moyen desquels il a été élaboré, c'est-à-dire, pour une part, de textes antérieurs, qui sont ainsi réemployés et éclairés de manière particulière. L'histoire de la littérature devient alors l'histoire des interprétations successives par lesquelles les textes prennent sens. L'inscription d'une œuvre dans le temps est effectuée par les œuvres qui la suivent, et la déchiffrent ou la méconnaissent en la réactualisant. On est amené aussi à une sorte de déontologie de l'interprétation, qui reste relativiste (et c'est sa limite), mais s'ouvre sur une éthique de la recherche. On ne cherche jamais seul : On cherche *contre* ou *avec* d'autres, dans une relation à la fois fraternelle et polémique, puisqu'on part de ce qui leur était resté caché pour produire à notre tour, à l'adresse d'autrui, un champ de questionnement. Cette relation, qui n'est pas de progrès cumulatif mais constitue une sorte de « passage du témoin », dans une exigence de compréhension toujours renouvelée, fait de la recherche en littérature un processus de déplacements. Elle décrit sans doute de manière essentielle le lien entre le maître et l'élève, par le fait qu'elle interdit à l'élève de rester un épigone, et de se tenir assuré d'un héritage.